

Bruxelles, bulles et murs

(Marie Le Flahec)

« Toute la Gaule est occupée par les Romains. Toute ? Non ! Un village d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur... ». Inoubliable incipit des Aventures d'Astérix, cette citation nous montre à quel point la bande dessinée fait aujourd'hui partie de notre bagage culturel. De l'exposition dédiée cette année à Robert Crumb au Musée d'Art Moderne de Paris au nombre croissant d'adaptations cinématographiques de BD, le 9e Art acquiert peu à peu sa légitimité au sein de notre patrimoine culturel.

Les trois « terres d'origine » de ce médium que sont les Etats-Unis, le Japon et le tandem franco-belge ont chacune exploité, développé et enrichi cette forme d'expression à leur manière, lui donnant toujours plus d'importance au sein de la création. Pourtant, l'émergence de la bande dessinée n'a pas été un long fleuve tranquille. Comme toute nouvelle forme d'expression, elle s'est heurtée aux réticences de « l'ancien régime » (en l'occurrence, le système narratif fictionnel principal : le roman) qui a tout fait pour entraver sa progression. Petit à petit, cependant, la bande dessinée a su prendre sa place et établir sa légitimité à l'aide d'œuvres exigeantes et novatrices jusqu'à être reconnue comme le 9e art. En Belgique, la bande dessinée fait même partie du patrimoine génétique de la cité depuis qu'elle s'étale à chaque coin de rue, marqueur de l'identité nationale et langage universel.

La bulle que tout le monde veut éclater

Partout où la BD a tenté de se développer au cours du XXe siècle, de nombreuses barrières se sont élevées pour limiter son influence. Des raisons politiques, économiques et culturelles se mêlent et se soutiennent dans cette lutte contre « ce poison sans paroles, désapprenant à l'enfant la lecture et le langage intelligent ».

Des causes culturelles

Cette vieille Europe, si fière de son patrimoine millénaire à l'heure où son prestige culturel restait le dernier rempart face à la domination américaine, voyait d'un mauvais œil cette littérature illustrée accessible à tous. La BD, perçue pendant plusieurs décennies comme un pur produit de l'impérialisme américain (occultant par là même ses origines européennes), reste méprisée des intellectuels qui la considèrent comme un sous-genre exclusivement réservé (mais déconseillé) aux enfants. De nombreuses idées reçues handicapent encore aujourd'hui la diffusion de ce mode d'expression.

Alors même que l'Europe accuse les États-Unis d'avoir développé cette « sous-culture », les Américains mènent une guerre non moins tendre contre le « comics ». En 1954, un « Comics Code Authority » a été établi par les éditeurs eux-mêmes pour ne plus prêter le flanc aux attaques que nourrissaient contre la bande dessinée les ligues de vertu. Ce code réprouvait tout à la fois les allusions au sexe, la glorification du crime, la présentation du divorce sous un jour positif, etc. Les Américains n'ont malheureusement pas eu le triste monopole de telles mesures. En Grande-Bretagne, au Canada et en France, la bande dessinée s'est vue menacée par de semblables répressions.

« Au fond, la bande dessinée a été en quelque sorte châtrée par les censeurs et, à cause de cela, la plupart des auteurs qui travaillaient pour les journaux d'après-guerre en Europe pratiquaient une forme d'autocensure volontaire. » analysait à ce propos Michel Greg, auteur d'Achille Talon et ancien rédacteur en chef du journal Tintin.

Des raisons politiques et économiques

Le courroux de ces commissions de surveillance s'est néanmoins abattu sur des bandes dessinées dont on se demande bien aujourd'hui ce qu'elles pouvaient présenter de pernicieux ou d'amoral... Trop souvent, les censeurs se sont offusqués de certaines bandes dessinées en raison de leur nationalité plutôt que de leur violence ou de leur amoralité. Les prétextes n'ont pas manqué pour empêcher les albums imprimés en Belgique de traverser la frontière. Le cow-boy Lucky Luke, bien qu'il n'ait jamais fait couler de sang, fut par exemple jugé beaucoup trop violent, en 1962 pour la simple raison que Morris et Goscinny osaient montrer le bandit Billy the Kid, bébé, en train de téter un revolver. Résultat : Billy The Kid fut interdit à l'importation en France.

Tant de mauvaise foi ne trompe pas : derrière les décisions de la Commission de surveillance se dissimulait une véritable volonté de réduire à néant les ambitions de la bande dessinée. Et les arguments de censure ont bien souvent pris la forme d'une répression économique qui ne disait pas son nom.

Une réhabilitation exemplaire : la BD au cœur de Bruxelles

Un long travail de réhabilitation fut entrepris dès les années 1960, trouvant l'un de ses achèvements dans l'ouvrage analytique de Scott Mc Cloud *L'Art invisible*, paru en 1993. Premier grand théoricien de la bande dessinée, Scott Mc Cloud a mis à jour une définition du médium lui donnant enfin sa pleine légitimité : « images picturales et autres, volontairement juxtaposées en séquences destinées à transmettre des informations et/ou à provoquer une réaction esthétique chez le lecteur ». Parce qu'elle n'a pris conscience d'elle-même que tardivement, la BD est loin d'avoir épuisé toutes les richesses de son potentiel. Aucun sujet, aucune forme de récit, aucun style graphique ne s'avère incompatible avec ce principe de « littérature dessinée » qu'est le 9e Art.

Bruxelles le prouve mieux que quiconque en parant ses rues de fresques murales inspirées des héros de la BD franco-belge. Mais si la bande dessinée reste avant tout un médium destiné à « transmettre une information et/ou à provoquer une réaction esthétique chez le lecteur », quelle information Bruxelles veut-elle nous transmettre au détour de ses rues, quelle réaction esthétique veut-elle susciter dans cet espace public et littéralement populaire ?

Au cœur de la patrie du 9^e art



Il y a un petit quart de siècle, conscientes de la place privilégiée de leur ville dans l'histoire du 9e Art, les autorités bruxelloises, en concertation avec le Centre Belge de la Bande Dessinée nouvellement créé, décidèrent de faire de leurs rues une vitrine active de ce « cinéma de papier ». D'abord source d'inspiration, Bruxelles allait devenir support. En vingt-trois ans, près de quarante pans de mur se muèrent en d'éblouissantes fresques dédiées aux héros de bulles, rejoignant ainsi au patrimoine « bédéistique » de Bruxelles les institutions que sont les éditions du Lombard et le Centre Belge de la Bande Dessinée.

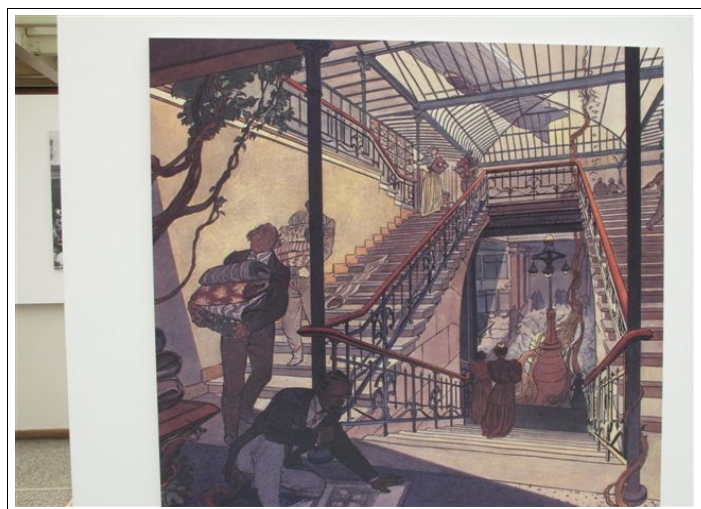
Sous l'impulsion de Raymond Leblanc, les éditions du Lombard sont nées en 1946, à la sortie des premiers numéros du Journal Tintin. L'idée de publier ce magazine vient, à l'origine, d'une rencontre entre Hergé et Raymond Leblanc, mais c'est ce dernier qui fonde la maison d'édition à Bruxelles. Très vite, Le Lombard se fait une place sur le marché de l'édition BD et devient un passage quasi incontournable pour les dessinateurs et scénaristes belges et même étrangers. Au début, les éditions du Lombard ne publient que des histoires au sein du Journal Tintin. Suite à la demande croissante des lecteurs, elle se lance dans la publication d'histoires complètes.

On convient de situer l'origine de la bande dessinée à la fin du XIXe siècle avec l'œuvre de Rodolphe Töpffer, écrivain et politicien suisse.

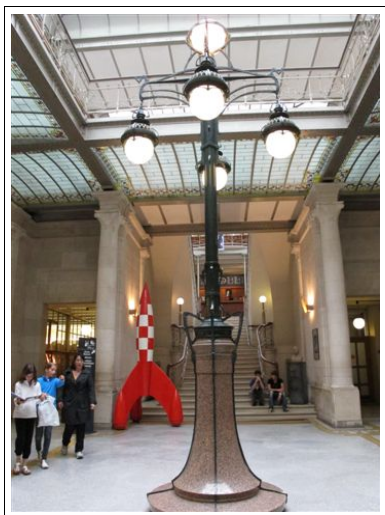
La notion d'« inventeur de la bande dessinée » est controversée, un art n'étant pas un procédé technique. Cependant, le caractère inédit des histoires en images que Töpffer commence à créer en 1827, cette nouvelle manière d'articuler texte et images montées en séquences, et surtout la perception par l'auteur qu'il faisait quelque chose de nouveau, le pressentiment qu'il avait que d'autres personnes utiliseraient ce mode d'expression inédit le font généralement considérer comme le premier auteur de bande dessinée occidental. La représentation d'un décor par le médium de la bande dessinée offre à Töpffer l'occasion d'une réflexion intéressante: « La représentation daguerréotypée d'une rue, par exemple, ou d'une place, à moins qu'il ne s'y rencontre quelque édifice remarquable, ne nous frappe pas toujours par un caractère de ressemblance instantanément reconnaissable, comme il arrive lorsque cette rue ou cette place a été reproduite par le crayon ou le pinceau d'un artiste habile ».

C'est en cherchant à résoudre cette difficulté que Töpffer établit sa distinction entre la ressemblance (« qui est l'espèce d'imitation propre à tout produit de l'Art ») et l'identité (« qui est l'espèce d'imitation propre à la plaque »). Et Töpffer revient sur l'idée que, sans le secours de la couleur, la sculpture et la gravure atteignent parfaitement la ressemblance ; que l'esquisse et le croquis ne leur sont nullement inférieurs sur ce point. La peinture elle-même, assure Töpffer, atteint d'autant plus facilement la ressemblance, qu'elle s'écarte d'une volonté minutieuse d'atteindre l'identité : « De deux peintres, l'un machine, qui copie scrupuleusement sans oublier les brins d'herbe et les fétus, l'autre, artiste qui laisse les fétus et saisit le caractère, c'est celui-ci, non l'autre, qui va vous donner la représentation, je ne dis pas seulement la plus intéressante, mais la plus ressemblante aussi, du site représenté. »

Le Centre Belge de la Bande Dessinée (CBBB)



Le CBBB occupe depuis 1989 l'ancien grand magasin de tissus de la famille Waucquez, construit par Victor Horta en 1903. On peut le considérer aujourd'hui comme l'un des ambassadeurs culturels et touristiques de la Belgique. Depuis 1996, qui célébra le centenaire de la BD, le Centre accueille plus de 250 000 visiteurs par an. Le CBBB est une association sans but lucratif qui poursuit deux buts principaux : promouvoir la bande dessinée et sauvegarder le haut lieu d'architecture qui l'abrite. Il remplit également une fonction d'information et de divertissement, en donnant au visiteur une vision particulière de la BD et de Bruxelles. Il organise en outre des conférences ainsi que des ateliers. Afin d'encourager et de promouvoir la création, il décerne chaque année le prix du Lion à un ou plusieurs auteurs débutants.



Les murs

Ayant pris conscience de son statut de capitale européenne et, par là, du rôle de vitrine qui lui incombe, Bruxelles décida d'écrire une nouvelle page de son histoire : celle-ci serait composée de cases et de bulles. Restait à déterminer la forme d'expression complémentaire qui transmettrait au mieux son histoire.

La peinture murale valorise et marque la ville, crée des repères, identifie des lieux. Elle appartient au domaine de l'art public, de l'imagination de ses artistes et de ses décideurs.

Quoi de plus naturel, dès lors, que l'alliance de ces deux arts populaires pour illustrer l'esprit de Bruxelles ? Tout à la fois fierté nationale et langage universel, la bande dessinée allait réveiller la ville, donner à voir, à comprendre et à ressentir. La peinture murale rendait la vue aux pignons aveugles et donnaient un nouveau tournant au cœur de la capitale.

En plus d'être un marqueur de l'identité nationale, la bande dessinée est également le symbole d'une capitale de l'Union Européenne. Quoi de plus universel pour transmettre un message que la narration illustrée faisant fi des barrières de la langue ? Les images parlent d'elle-même et nous racontent une histoire sans paroles. Il n'y a qu'à observer la mise en scène de chaque peinture reprenant le décor de la rue pour lui donner une nouvelle perspective, tant picturale que narrative. C'est cette alliance qui fait la spécificité et la force de la bande dessinée.

Quant à l'absence d'« images juxtaposées » sur ces murs (l'absence de cases en fait), alors même qu'il s'agit de l'une des caractéristiques fondamentales de la bande dessinée, n'y voyez là aucune contradiction. Il suffit juste de prendre un peu de hauteur. Imaginez alors Bruxelles comme une gigantesque bande dessinée dont vous liriez les murs à votre guise, dans l'ordre de votre choix, au fil de votre promenade, pour créer une histoire mille fois renouvelée et inépuisable. Devenue à son tour écriture, la ville a fait de ses murs des instruments constituant des maillons indissociables d'une chaîne au service d'un récit : celui de son identité.

Au final, Bruxelles, c'est plus de 650 auteurs de bande dessinée et donc la plus grande concentration au monde de héros de papier au kilomètre carré !

Le parcours BD offert par les rues de Bruxelles

Vous savez que Tintin est le héros des albums du dessinateur Hergé. Mais savez-vous qu'Hergé avait deux autres fils, plus subversifs, Quick et Flupke, à découvrir dans le quartier populaire des Marolles ?

Vous retrouverez les personnages mythiques de votre enfance : Astérix et Obélix inventés par Uderzo et Goscinny ; Gaston Lagaffe créé par Franquin. Vous croiserez Ric Hochet (Tibet et Duchâteau), Broussaille (Frank Pe), Monsieur Jean (Dupuy et Berbérian) et même le jeune Albert d'Yves Chaland. Au coin d'une autre rue Blake & Mortimer (Jacobs) vous toisent et la bande des Dalton est prête à en découdre avec Lucky Luke (Morris).

La ville de Bruxelles est présente dans presque toutes les fresques, discrète derrière les héros ou célébrée avec une infinie justesse par Schuiten & Peeters. Enfin, l'Archange d'Yslaïre vous rappellera que la BD a parfois des messages plus graves à faire passer.

Quelques exemples illustrent ce parcours.



Fresque Tintin, rue de l'Etuve

En 2011, Steven Spielberg a tiré un film d'animation magistral de l'album *l'Affaire Tournesol* dont un dessin recouvre ce mur. Le héros de BD belge le plus célèbre de tous les temps est l'enfant d'Hergé, le pseudonyme du Bruxellois Georges Prosper Rémi et l'un des maîtres incontestés du neuvième art.

Hergé est le digne héritier de Töpffer, père de la bande dessinée. Il affirme : « On essaie d'éliminer tout ce qui est graphiquement accessoire, de styliser le plus possible, de choisir la ligne qui est la plus éclairante... ». Töpffer, quelques décennies plus tôt, avait déclaré dans *l'Essai de physiognomonie*, que le trait graphique suffisait amplement « à toutes les exigences de l'expression comme à toutes celles de la clarté. Ceci vient de ce qu'il ne donne de l'objet que ses caractères essentiels, en supprimant ceux qui sont accessoires ». Töpffer insiste régulièrement sur le primat de l'idée par rapport à l'exécution ; Hergé affirme que son dessin est « cérébral ».



Fresque Quick et Flupke, rue Haute, rue des Capucins

Quick et Flupke, les « ketjes » de Bruxelles (les p'tits gars) animent le quartier des Marolles, où ils font les quatre cents coups. Dans son uniforme des années 30, l'agent 15, le policier du quartier, en subit souvent les conséquences. Contrairement aux autres personnages de Hergé, les gamins ne voyagent pas et ne sont pas plongés au cœur de grandes aventures. Le théâtre de leurs exploits se limite aux rues de Bruxelles.



Fresque Broussaille, rue du Marché au Charbon

Ce fut en juillet 1991, la toute première fresque murale. Broussaille est l'un des personnages phares de Frank Pé. Ici les deux amoureux sont des âmes sensibles et rêveuses.



Fresque Victor Sackville, rue du Marché au Charbon

Cette fresque représente une scène de *L'Opéra de la Mort* où l'on voit Victor Sackville se promener dans la rue Marché au Charbon. Espion pour le compte de Sa Majesté le roi d'Angleterre, Victor Sackville parcourt le monde pendant la Première Guerre mondiale. Chaque fois qu'il le peut, ce gentleman à la mise impeccable, met des bâtons dans les roues de l'ennemi. Les dessins minutieux et nets sont l'œuvre du dessinateur belge Christian Carin.



Fresque Ric Hochet, rue du Bon Secours

Le commissaire Bourdon sort de chez lui et aperçoit Ric, toujours aussi intrépide et improbable. Il tente de sauver sa fiancée de l'assassin masqué à l'arrière plan. Tibet a choisi de prolonger la façade de la maison voisine comme cadre de l'action, ce qui permet une intégration totale de la fresque dans la rue.



Fresque de Lucky Luke

Les Frères Dalton - à la funeste réputation- viennent d'attaquer une banque. Mais Lucky Luke les tient à l'œil... et tire plus vite que son ombre. René Goscinny puis Morris ont donné une longue vie à des héros très populaires.



Fresque de l'Archange

Dessinateur maintes fois couronné, Yslaire est un innovateur. Son archange triste jette un regard poignant sur un XX e siècle pas vraiment joyeux.



Fresque de Blake & Mortimer

Un mur sur un mur, un M jaune sur de la brique, en hommage à La Marque Jaune et deux héros fantastiques : immortalisés par Edgard P. Jacobs dans un style unique en son genre.



Fresque *Le Passage*, de François Schuiten, rue du Marché au charbon

Les dessins, étourdissants de virtuosité, de François Schuiten et de Benoît Peeters, parlent de changement de perspective, véritables avatars des visions futuristes de jadis. Ils laissent entendre que l'univers qu'ils s'attachent à décrire dans le cycle des Cités Obscures existe vraiment. Il existerait des passages, des voies de liaison entre la Terre et la Contre Terre, entre Bruxelles et Brüssel. Le mur BD assure-t-il un tel passage ? François Schuiten travaille depuis 1981 avec Benoît Peeters à la série des Cités obscures. Il met en place son propre univers, cohérent et utopique, et s'inspire en droite ligne des architectes du début du siècle. Les caractéristiques essentielles de son œuvre sont des édifices interminables et des perspectives plongeantes dans un univers assez froid.

Au milieu des perspectives plongeantes de la fresque, on distingue le clocher de l'église Saint Jacques sur Coudenberg, située place royale.

Cas particulier: ce pignon est réalisé suivant la technique du sgraffite (fréquemment utilisée en Art Nouveau). Le support est enduit d'une couche de ciment synthétique teinté au noir de fumée recouvert d'une couche de ciment blanc (ou gris clair) de 3 mm d'épaisseur dans lequel est gravé le trait du dessin en faisant réapparaître en creux le cimentage noir.

Villes et BD

Villes futuristes, villes oniriques, poétiques ou fantastiques, métropoles américaines ou asiatiques, cités du rêve ou villes fantômes, simples décors urbains ou quasi personnages à part entière : la Ville dans tous ses états constitue, depuis les origines du genre, l'un des motifs fétiches de la bande dessinée, une source d'inspiration inépuisable qui envahit les cases, investit les planches et nourrit les scénarios de maints albums. De la ligne claire aux mangas japonais, en passant par les comics de super héros, la « Ville dessinée » offre un grand nombre d'utopies architecturales de papier.

C'est dire les affinités profondes qui existent entre l'auteur de bande dessinée et l'architecte qui, lui aussi, dessine la ville avant de la construire, en imagine tous les possibles, en explore et en essaie toutes les dimensions et toutes les perspectives, certes pour la réaliser, mais aussi pour la rêver. Tous deux ont en partage une vision urbaine.

A la Cité de l'architecture & du patrimoine, se sont déployés, il y a peu, les rêves grandioses, et bientôt réalisables, du Grand Paris de demain.

À côté des villes dessinées par Moebius, Loustal, Bilal, ou Tezuka, les villes obliques d'un Claude Parent (dont les dessins étaient à l'honneur dans une récente rétrospective à la Cité), la ville vitesse construite à EuraLille par un Rem Koolhaas, ou encore les forêts noires de buildings d'un Hugh Ferriss nous rappellent que les architectes possèdent, eux aussi, l'art de bâtir des scénarios urbains, de raconter la ville.

Des échanges de Jean Nouvel avec des auteurs de BD au dialogue rétrospectif d'André Julliard avec la Maison de verre de Pierre Chareau, véritable icône de l'architecture moderne, on retrouve une vaste gamme de rencontres entre les deux arts, illustrant la qualité et la profondeur de leurs apports réciproques.

Mais la plus emblématique de ces rencontres est sans doute le récent Musée Hergé à Louvain-la-Neuve, construit par Christian de Portzamparc et aménagé par Joost Swarte. C'est le seul lieu de cette envergure à être consacré à un auteur de bande dessinée. Il montre que la bande dessinée a décidément acquis non seulement ses lettres de noblesse, mais droit de cité, et même droit de « Cité »... de l'architecture & du patrimoine. S'adressant à chacun d'entre nous, initiés et néophytes, il confirme aussi à quel point, au croisement de l'architecture et de la bande dessinée, la Ville est aujourd'hui au cœur de nos débats et de notre imaginaire partagé.